

## Bouli Lanners :

### « Je n'ai pas envie du tout de mourir ! »

[www.lesoir.be](http://www.lesoir.be), le 5 janvier 2105

Propos recueillis par Nicolas Crousse

- *Le cinéaste et acteur s'apprête à retourner derrière la caméra, d'ici le mois prochain.*
- *Dans le grand entretien qu'il nous accorde, Bouli Lanners se livre comme jamais.*
- *La maladie a failli l'emporter. Il revient, plus que jamais épris de la vie. Et le verbe farouchement libre.*
- *Son cheval de bataille : l'horreur économique et la grogne sociale. « On va à la catastrophe », prévient-il, en révélant qu'il a, il y a vingt ans, lui-même basculé dans la misère.*

Voilà l'heure du bilan pour Bouli Lanners, à l'aube de ses cinquante ans (en mai prochain), qui se relève peu à peu de sérieux ennuis de santé. Et qui, après avoir redouté le pire, appréhende aujourd'hui l'avenir à la façon d'un enfant renaissant : avec un formidable appétit de vivre. Une liberté de parole rafraîchissante. Avec, aussi, un retour attendu derrière la caméra. Quatre ans après *Les Géants*, qui lui avait valu cinq Magritte et le salut du Festival de Cannes, le réalisateur ardennais s'apprête à tourner, dès le mois prochain, *Les premiers, les derniers*.

En allant à sa rencontre il y a trois semaines, on avait proposé à Bouli Lanners, cet affamé de densité humaine fatigué par le cirque médiatique du monde du cinéma, d'axer cet entretien sur une tonalité exclusivement existentielle. Et en faisant fi de tout impératif commercial ou promotionnel. En somme, rien à vendre. Tout à partager.

Banco, nous avait répondu l'homme, enchanté par une telle proposition, « *et on pourra parler de tout, sans tabous : de l'extinction du rhinocéros blanc, du retrait des allocations de chômage, des hommes politiques belges, de la peinture et des paysagistes, de l'homme du Néolithique, de la notion de passéisme, de la croissance, de la nostalgie, de la mort et éventuellement, un tout petit peu, de cinéma* ».

C'est peu dire que Bouli Lanners a tenu parole. L'entretien qui suit fut, pour son interlocuteur – votre serviteur –, un moment fort, généreux, et souvent très émouvant.

L'artiste s'y révèle en sa merveilleuse complexité humaine : homme de foi et anarchiste. Hédoniste joyeux et âme tragique. Vedette populaire et artiste en marge, cherchant les voies de traverse. Frère de coeur, de rire et de colère.

Si vous faites partie de ceux ou celles, nombreux, qui portent une profonde affection à Bouli Lanners sans trop savoir pourquoi, il y a de bonnes chances que vous le sachiez à la fin de cet entretien.

#### Comment vous sentez-vous dans cette époque ?

En porte-à-faux. Et en même temps, je suis dedans. La notion de mort est présente chez moi, plus récemment encore beaucoup plus concrètement. J'aime la vie. J'aime l'homme. Mais je crois que je commence à avoir un problème avec l'humanité. Je ne me sens pas bien par rapport à cette société.

#### Qu'est-ce qui vous pose problème ?

J'ai l'impression qu'on va la tête dans le mur. Vers un truc catastrophique. L'homme a toujours besoin d'avancer, d'être en performance, de bouger, d'aller de l'avant. Or, toute la politique va dans ce sens-là. Dès que François Hollande arrive au pouvoir, il parle de croissance. Charles Michel dit récemment « nous ne voulons pas d'une société qui ronronne ». Et pourquoi pas ! Pourquoi une société n'aurait pas le droit de ronronner ? Pourquoi je n'aurais pas le droit de ronronner ?

Quand je vois le chat qui ronronne, il a l'air vachement bien. Le plaisir, la vie, ce sont des choses essentielles.

#### On passe à côté des choses importantes ?

On n'en parle jamais, de l'essentiel. Moi, je suis croyant. La vie, pour moi, c'est un don. Mais quand on n'est pas croyant, c'est encore plus fort, c'est-à-dire qu'on sait que la vie est quelque chose d'extrêmement rare. C'est un coup de bol hallucinant, dans tout le cosmos, que sur cette petite planète, la vie ait émergé et des êtres humains soient arrivés. C'est quelque chose d'exceptionnel, une expérience unique, qui ne se renouvellera peut-être jamais. Le fait de vivre n'est pas du tout le quotidien du cosmos. Alors bon, on ne peut pas résumer l'existence à travailler à l'équilibre budgétaire ! Quant à la croissance... Moi j'aimerais bien qu'on amorce une décroissance, à tous les niveaux. Qu'on consomme moins. Qu'on se libère des biens matériels. Et qu'on en revienne aux besoins fondamentaux de l'homme : manger et avoir chaud. La logique économique d'aujourd'hui, c'est de fabriquer des besoins.

#### Le travail c'est la santé... Ne rien faire c'est la conserver ?

Le travail, c'est bien, dans la mesure où on peut s'y épanouir. Mais quand le travail devient une nécessité qui permet juste une survie, c'est normal qu'on n'ait pas envie de travailler. On est aujourd'hui dans une société qui doit toujours aller de l'avant, qui doit toujours être performante, et forcément, quand on est sept milliards sur Terre, la performance, ça ne marche plus. D'autant que les performances sont exponentielles. Et puis moi, j'ai envie de ronronner. J'ai ronronné pendant trois mois. Et j'emmerde Charles Michel. Je n'ai pas envie d'une société qui ne ronronne pas. Est-ce qu'on ne peut pas simplement s'arrêter et prendre le plaisir de vivre ? La notion de bonheur n'est jamais dans les parlements, sénats et gouvernements. On ne parle jamais de ça. On ne parle que d'équilibre budgétaire. Je ne suis pas né sur la Terre pour régler les problèmes d'équilibre budgétaire européen.

#### Qu'est-ce qui vous a amené à vous arrêter trois mois ?

La maladie. Qui est une chose horrible. Mais de cette maladie est né un moment de réflexion. Depuis que je travaille dans le cinéma, il y a quelque chose qui m'oblige presque tout le temps à être sur le marché. Or, je suis indépendant. Si je ne travaille pas, je n'ai aucun revenu ni chômage. Mais ici, j'ai été obligé de m'arrêter pendant trois mois. Et ces trois mois ont finalement été des mois de bonheur, d'abord parce que j'étais toujours vivant. Et puis parce que j'ai fait du coup des choses que je ne faisais jamais : aller me promener, voir mes amis, prendre le temps de discuter, croiser des mecs dans la rue, aller voir ses cousins, faire des trucs pour ma mère, jardiner, lire, s'intéresser... Les choses de la vie, et qu'en général on ne fait jamais, ou qu'en vitesse.

#### Prendre le temps de labourer sa terre, c'est une idée qui était déjà dans votre film « Eldorado » !

Oui, mais finalement, jusqu'à mon arrêt forcé, je n'avais jamais tiré les leçons de ce qu'Eldorado aurait pu me donner. Je ne prends pas le temps, moi non plus. Parce que le monde nous oblige tout le temps à être performant. Ce n'est pas la faute à mon producteur, ni à moi seul. Non, c'est dans l'air du temps. Et c'est moi qui me suis inscrit dans ce truc de société, selon lequel il faut toujours avancer, avancer, avancer, vite, vite, vite. Eh bien, non ! Et il ne faut pas écouter Charles Michel. Moi j'ai envie de ronronner. Il y en a qui adorent travailler, et c'est très bien. Mais tout le monde n'est pas obligé d'aimer ça. Il faut trouver un équilibre là-dedans.

#### Votre alerte de santé semble vous avoir ramené aux questions essentielles, et existentielles. A commencer par celle-ci : qu'est-ce que je fais de ma vie ?

Ce n'est que ça. C'est la seule question. Le reste, c'est du pipeau. Mais c'est excitant. En ce moment, je fais un film, mais dans une tout autre philosophie : en le préparant cette fois chez moi, à la maison. Je n'ai plus envie de souffrir. L'éloge de la souffrance, très peu pour moi. Je pense qu'on peut tout à fait créer en ne souffrant pas. La souffrance a déjà eu lieu, c'est bon, c'est fait. Les souffrances qu'on a eues peuvent nous servir pour la suite.

**Avez-vous le sentiment d'aller davantage droit au but avec le film que vous préparez, « Les premiers, les derniers » ?**

Je ne me sens pas plus légitime qu'avant. Mais je crois que je sais davantage ce que je veux dire, ça oui. Le sens profond des choses est plus maîtrisé.

**Ça veut dire quoi, « les premiers, les derniers » ?**

J'ai fait un parallèle entre les premiers hommes et les derniers. Parce que j'ai l'impression qu'on a amorcé l'Apocalypse. On est dans une fin du monde, qui va peut-être se faire lentement, mais on est clairement dans un déclin. Depuis peu de temps, on ne peut envisager l'avenir que d'une manière sombre. C'est un cap dans l'humanité, me semble-t-il.

**C'est quoi, le lien entre les premiers et les derniers des hommes ?**

C'est la famille. Ce qui fait la particularité de l'homme du Néolithique, c'est la constitution du clan et de la famille qui est primordiale, essentielle. Et dans mes films, il y a toujours une espèce de reconstruction d'une famille absente ou explosée. C'est ça qui nous rapproche de l'homme primitif. L'homme du Néolithique, c'est nous.

**C'est pourtant loin de nous !**

Ben oui, justement ! Alors, qu'est-ce qui s'est passé dans cette période-là ? Comment l'homme est-il arrivé en peu de temps à tout foutre en l'air ? Parce qu'on n'est pas loin de ça. Vous savez que le rhinocéros blanc disparaît ? Sa mort est annoncée. Il ne reste plus que deux mâles, qui ne sont plus reproducteurs. Or, cette race existe depuis plus de vingt millions d'années. J'ai lu ça dans *Le Soir*, j'étais dans le train, je me suis presque mis à pleurer. Vingt millions d'années. L'homme arrive, et en quarante ans, ça n'existe plus. Tout ça pour quoi ? Pour récupérer une corne, pour soi-disant la gueule de bois de jeunes blousons dorés d'une caste riche, dans les pays asiatiques. Putain ! L'homme est le prédateur absolu.

**Du commerce de la corne au monde capitaliste d'aujourd'hui...**

c'est la même trajectoire, terrifiante Si ce n'est qu'on a aujourd'hui un ingrédient en plus, qui est l'échéance de la planète. Ce qui n'est jamais arrivé. On sait qu'en continuant comme ça, on va la tête dans le mur... Tout en continuant paradoxalement à parler de croissance, et surtout à ne pas ronronner. Si à la fin de l'existence de l'humanité on atteint enfin l'équilibre budgétaire, ce sera une piètre consolation.

**Quel genre de chrétien êtes-vous ?**

Je suis croyant, pas catholique. Chrétien de culture et de tradition. D'un christianisme, je dirais primitif, et avec dedans un peu d'animisme. Mais je suis tout sauf dogmatique. Pour moi, la foi c'est juste une philosophie dans laquelle il y a une dimension déiste en plus. Et elle n'appartient qu'à moi. Mais je suis quelqu'un de gauche, et je suis pour le mariage gay. Le problème d'aujourd'hui, c'est qu'on associe le fait d'être croyant avec un truc rigide et obscur, de droite. Au sein de l'Eglise, il y a d'ailleurs des mouvances de gauche comme de droite.

**Vous êtes un drôle de croyant, vous qui frayez avec des amis anar, comme Benoît Delépine, Gus Kervern, Albert Dupontel, notamment.**

Comme la plupart de mes amis. Ce n'est pas parce qu'on est croyant qu'il ne faut s'entourer que de croyants. Il faut justement élargir. J'ai beaucoup d'amis de gauche mais aussi des amis de droite. L'absolu n'est jamais dans un camp ou dans un autre. C'est la confrontation d'idées qui fait avancer le débat. Sinon, on est dans la branlette.

**C'est quoi, votre quête ?**

Ce serait de faire le film absolu, qui me touche et qui touche tout le monde. Qui raconte ce que j'essaie de vous résumer en une interview. C'est tout le sens de mon existence, et tout ce que je pourrais apporter à d'autres. Une histoire belle, avec des paysages magnifiques. Si je le fais, ce film parfait, j'arrête aussitôt après.

**Si l'on devait retenir une chose de vous ?**

Que j'aime la vie. Terriblement. Je n'ai pas envie du tout de mourir. J'aime la vie, au-delà de tout. Les hommes. Les couleurs du ciel. L'odeur du vent dans les arbres. Le bruissement des feuilles. Mon chien quand il me voit le matin, et que sa queue remue. Un passage de grues dans le ciel. La couleur de l'eau quand je navigue. Les ondulations des vagues. J'aime la vie. Je vais dans les bistrotts tous les jours. Je regarde les gens passer. J'adore ça. C'est tellement un bonheur. J'en ai plein le cul que tout soit toujours négatif.

**On ne rit plus ?**

Quand on regarde les infos, quand on écoute les perspectives d'avenir de Bart De Wever, a-t-on envie de rigoler ? Non. Tout est toujours sérieux, négatif, et on va souffrir ! D'accord, c'est la crise. Mais si on doit aller faire la guerre, allons-y en rigolant. J'aime la vie à fond, je le répète, et le jour où je meurs, c'est pas la mort qui me fera peur, ce sera le fait de ne plus vivre. Chaque journée est une vie. Il faut en profiter à mort. Moi, ça fait trois mois que j'ai été opéré et j'essaie d'en profiter. C'est formidable.

**Êtes-vous toujours en danger ?**

Potentiellement, oui. Mais il faut du coup essayer de prendre plus de plaisir à faire les choses. C'est ce que je dis parfois à mes étudiants de l'Insas, que je vois si souvent souffrir : « Il est où, le bonheur ? On dirait que vos parents vous ont obligé à faire des études de cinéma et que vous vouliez être notaires ! Prenez du plaisir à le faire ! »

---

**« Je suis parti en couilles. J'ai volé, trafiqué... »**

**Beaucoup de gens de gauche, d'anar, mais aussi de chrétiens se retrouvent aujourd'hui derrière un même mécontentement, en Belgique. Vous en pensez quoi, de la grogne actuelle ?**

Si c'est la guerre, j'irai au front. Je suis directement concerné. Et je voudrais ouvrir à ce sujet un chapitre que je n'ai jamais ouvert. Autour de moi, pas mal de gens vont se retrouver sans revenus à partir du mois de janvier. Tout ça pour économiser finalement peu d'argent. Mon expérience personnelle fait que j'ai été indépendant, quand j'étais jeune, pendant plusieurs années. Et puis, j'ai fait faillite. Je me suis retrouvé sans aucun revenu, sans rien, pas de chômage entre 29 et 31 ans. J'ai habité dans une cabane en bois, qui avait été posée sur une péniche pour faire un atelier. Une cabane sans eau. Après, j'ai eu le chômage qui m'a permis de me reconstruire. J'ai pu écrire, vivre un peu plus décemment, et j'ai pu devenir celui que je suis maintenant. Je suis aujourd'hui en société. Je vais en ouvrir une deuxième bientôt. Ces sociétés génèrent de l'emploi.

**Qu'est-ce qui s'est passé durant ces deux années de galère ?**

Eh bien, je suis parti en couilles. C'est à dire que j'ai volé, et j'ai trafiqué. Sincèrement, j'aurais pu sombrer dans un truc plus grave. J'ai fait des choses illégales parce que je n'avais pas le choix. C'était ça ou crever. L'équation était simple : quand tu n'as aucun revenu, qu'est-ce que tu fais ? Tu as faim. Eh bien, tu commences à faire des conneries pour avoir des thunes. Alors maintenant : qu'est-ce qui va se passer quand tous ces mecs vont se retrouver à la rue ? Ils vont d'abord aller au CPAS, mais ça ne fera que reporter le problème. Quand tous ces mecs vont se retrouver dans la rue et seront dans la merde, ils vont faire ce que moi j'ai fait. Et ça va coûter beaucoup plus cher à la société. C'est un très mauvais calcul.

### **Pourquoi ?**

Parce que le chômage qu'on va retirer, 500 euros par-ci, 600 euros par-là, au bout du compte ça fait très peu d'argent, par rapport à la dette extérieure par exemple. Mais en plus, cet argent là n'est pas capitalisé. Quand on donne 500, 700 ou 1.000 euros à un chômeur, c'est de l'argent qui retourne directement dans l'économie. C'est pour acheter à bouffer, c'est pour payer son loyer, le chauffage... Donc c'est de l'argent qui retourne à la société. Ils sont en train de préparer quelque chose dont on ne mesure même pas les dangers. Quand les gens vont être dans la merde, c'est là que ça va commencer à chier. Et quand ça va commencer à chier, ça va coûter beaucoup plus cher à la société. Quand on voit qu'en parallèle, nous vivons dans un monde où des sociétés, encore avec LuxLeaks, paient 0,28 % d'impôts sur le revenu, c'est scandaleux. Alors c'est normal d'aller dans la rue.

### **Bart De Wever se défend en disant qu'il faut respecter les accords gouvernementaux...**

Nous, on n'a pas signé ces accords gouvernementaux. Moi, je ne les ai pas signés. Et je ne suis pas d'accord avec lui. Le problème en Belgique, c'est que le mec qui tire les rênes du pouvoir, Bart De Wever, est un mec qui a un vrai problème avec le bonheur – et il le dit lui-même ! Comment voulez-vous qu'un homme qui ne sait pas et ne veut pas être heureux puisse être aux commandes de la destinée de toute une nation ! Ce n'est pas possible ! Ce mec-là n'est pas à sa place.

### **C'est un problème d'homme ?**

Même pas sûr... Car on parle de quoi, aujourd'hui ? De gestion ! Ces mecs ne sont plus des hommes politiques. Ce sont des gestionnaires. Jamais ces mecs ne sont accompagnés d'un philosophe, d'un religieux, d'un penseur, qui pourrait élever le débat et nous amener à quelque chose de plus fondamental que la dette extérieure et l'équilibre budgétaire qui nous sont imposés par l'Europe. On n'est pas sur Terre pour uniquement gérer ça. Et pas à ce prix-là ! Pas au prix de ces milliers de petites souffrances par rapport à des sociétés qui vivent dans l'impunité absolue. Il y a un dérèglement total qui se fait et qui est banalisé par la N-VA. Un discours qui normalise tout.

### **Les politiques n'ont plus le respect du philosophe, dites-vous. En ont-ils davantage pour l'artiste ?**

Avec les nouvelles mesures prises par Elke Sleurs, les artistes ne pourraient fonctionner qu'à partir du moment où ils font dans le populaire. A titre personnel, je m'en fous que Charles Michel ou Bart De Wever aient une considération pour mon travail. Mais c'est vrai, les grands chefs d'Etat, depuis le temps des Grecs anciens, ont toujours été entourés de philosophes. On réfléchissait à la destinée d'une nation. On était sur le très long terme. Ici, on n'est plus du tout là-dedans. Or, la politique, c'est réfléchir à comment une communauté humaine avance dans le temps.

### **Y a-t-il pour vous des gens exemplaires, dans la société belge ?**

J'aime bien François Englert, le créateur des bosons. Il a travaillé toute une vie dans un domaine qui m'échappe, mais visiblement, c'est important. J'aime l'humilité de cet homme. Il est dans quelque chose de généreux, qui me rappelle le temps passé. Je n'aime pas les sportifs, par opposition, qui ne parlent que d'eux et de leurs performances, de la compétition.

### **Vous parlez du passé. La nostalgie serait aujourd'hui un refuge ?**

Un refuge total. Avant, c'était quelque chose d'un peu fleur bleue, la nostalgie. Mais aujourd'hui, dans une société qui part en couilles, c'est devenu un sentiment fort et violent, la nostalgie. Quitter le présent, ça rassure les gens.

### **« Si c'est la guerre, j'irai au front », dites-vous...**

J'irai ! Quand il faudra descendre dans la rue, j'irai. Alors on a entendu dire qu'il y a eu des débordements, lors de la première grande manif. Pour moi, ça, ce ne sont pas des débordements. Quand il y aura de vrais débordements, c'est là que ça va commencer à craindre ! Et quand les gens commenceront à avoir la dalle, ou n'auront pas de chauffage, vu qu'on annonce un black-out pour l'hiver, comment ils vont faire ? Moi j'ai des copains qui vont être vraiment dans la merde à partir du mois de janvier. Moi, j'ai été très pauvre, pendant des années. J'en ai souffert, et je peux vous dire que c'est dur d'être pauvre. Moi, je ne veux plus jamais être pauvre. Mais il y en a plein qui vont le devenir. Et quand tu l'es, je peux te dire que c'est dur. Je parle d'expérience.

### **Pourquoi choisir aujourd'hui de parler de ces souvenirs douloureux ?**

C'est vrai que ce n'est pas forcément drôle de dire dans la presse que j'ai volé et que j'ai trafiqué de la merde. Mais là je le dis, parce que quand on ne m'avait pas laissé le choix, voilà ce qui est arrivé. Le chômage m'a permis de remettre le pied à l'étrier. C'est pas agréable d'être au chômage. C'est super cassecoilles. Tu es sollicité par des mecs qui te posent des questions, qui souvent sont des abrutis qui ne connaissent rien à ta profession, et qui te parlent comme si tu étais un demeuré, et t'expliquent comment écrire une lettre pour trouver de l'emploi alors qu'on sait qu'il n'y a pas d'emplois. C'est l'humiliation permanente. Et donc, il faut qu'il y ait un revenu minimum qui permet de vivre décemment. Et ça doit être valable pour tout le monde. Il y a assez d'argent pour ça. Il y a plein de pognon qui circule partout sur la planète.

### **On imagine que vous deviez être ravi de prendre part au film « Louise-Michel », qui disait au fond que lorsqu'on n'est plus entendu, il faut pratiquement enlever son patron !**

C'est peut-être le film qui correspond le plus, politiquement, à ma vision de la société. Dans aucun film je n'ai pu avoir une telle accointance avec le débat, qui est évidemment une satire, ici. Car on n'est pas ici dans un drame de réalisme social, et c'est ça qui est bien. S'il n'y avait que de l'engagement pur et dur, à un certain moment ça serait trop douloureux. La dérision fait adhérer les gens au propos. Je pense donc qu'elle est nécessaire. On peut rire en étant malheureux. C'est ce qui nous sauvera.